

Le chemin de la folie

par les élèves de la classe 1EL
du
Lycée d'Artois de Noeux-les-Mines
Année 2016-2017

ALFROY Randy, ALLEXANT Loïc, BERLY Julien, BERROYER Colin, BINCTEUX Charles,
BOCQUILLON Florian, CHAPELIER Paul, DELABY Thibault, DELMARRE Jordan,
DELMARRE Tony, DUBROMEL Émeric, DUPUICH Corentin, DUVIVIER Steven, FONTAINE
Cyril, GAPINSKI Anthony, GEBSKI Yohan, HARS Steve, HERBET Valentin, LAMBERT Jérôme,
LE ROUX Lucas, LEMOINE Mathis, LENNE Dylan, LESUR François, LOUVET Maxence,
PIERRU Lucas, POUILLY Maxime, STASIAK Romain et TERLIER Alexis

avec le concours de :
Christian QUENNEHEN – enseignant

et Michaël MOSLONKA – romancier
M.M. Faiseur d'histoires

Chapitre 1

L'homme au bonnet à pompon

Je suis assis sur une chaise et je regarde les aiguilles de l'horloge tourner. Je suis dans mon salon. Dans cette pièce, il y a un canapé ainsi qu'une télévision. Cette dernière n'est pas allumée, car elle est trop petite. Je déteste les choses petites.

Quarante-cinq minutes que je suis sur ma chaise. Je préfère m'asseoir sur elle. Je n'apprécie pas les canapés. C'est inconfortable. De plus, j'aime avoir le dos bien droit. Et puis, comme ça, je suis à côté de la pendule. Je peux écouter, comme il faut, le bruit des aiguilles, tout en lançant ma balle contre le mur en rythme avec le temps qui s'écoule.

Je suis assez gros. Je ne suis ni petit ni grand. Je dirai que je suis de taille moyenne. Mes yeux sont bleus et n'arrêtent pas de cligner. Mes cheveux roux sont sales. Je ne les lave plus. Une grosse paire de lunettes aux verres ronds est posée sur mon nez. Je suis habillé d'un short de plage avec des claquettes et de grandes chaussettes. Je porte un pull troué et un vieux bonnet à pompon arc-en-ciel. Je suis tellement beau et attirant avec mon bonnet et mes claquettes !

Les minutes passent.

Je continue de jouer avec ma précieuse balle, qui s'en va frapper et refrapper le mur.

Comme souvent dans ces moments-là, je repense à mes études. Je les ai appréciées, car, grâce à elles, j'ai pu me changer les idées. Dans ma jeunesse, je suis parti au LEP de Béthune dans le Pas-de-Calais en CAP et Bac Pro électricité. Je travaille maintenant dans une centrale nucléaire.

J'aime mon boulot. J'en suis très fier, car j'ai vraiment galéré pour le trouver. Malheureusement, je suis en arrêt maladie. Alors, je reste à la maison à ne rien faire.

Je suis attristé de ne plus pouvoir aller à la centrale, mais bon, ce n'est pas si mal d'être à la maison quand même...

Non, ce n'est pas vrai ! Ma vie est devenue monotone, mes journées sont interminables. Je m'ennuie. Je fais toujours la même chose. Pourtant, je suis plus intelligent que les autres, je mérite mieux que cette vie de misérable !

Je me souviens. Quand j'étais petit, j'adorais ma *PlayStation*. Je jouais aux jeux de guerre et aux jeux de football. J'ai arrêté après la mort de mes parents... J'ai perdu la joie de vivre depuis le drame qui nous a touchés, ma famille et moi... Heureusement, je ne suis plus seul.

J'ai une copine de vingt-deux ans. Je suis follement amoureux d'elle, mais on se dispute souvent.

J'entends la porte claquer. C'est elle !

Ma copine est infirmière. Elle travaille dans une clinique.

Elle a de longs cheveux bruns, des yeux noisette, de petites lèvres et de belles formes généreuses. Oh, la, la, oui ! Sa présence rend tout le monde fou !

Je suis très amoureux d'elle. Je ferais vraiment tout pour la protéger.

À peine est-elle entrée que ma chérie me regarde d'un air désespéré. Elle me dit :

— Tu es encore là, sur ta chaise ? À jouer avec ta balle ? Toujours en rythme avec cette pendule de malheur ? Tu n'en as pas marre ? Tu n'as même pas fait les courses ! Fais quelque chose, putain ! Bouge ! Je ne vais pas supporter ça longtemps. J'en ai plus que marre ! Moi, j'ai eu une journée épouvantable. Je n'ai eu que des urgences !

Je la fixe avec des yeux méchants et lui dis :

— Je ne peux pas aller à mon boulot, tu le sais très bien. Dehors, c'est le chaos. Tout est pollué ; si je sors, je vais mourir ! Alors, tu veux que je fasse quoi ? Allez, dis-le-moi ! Explique-moi !

Cette peste ne sait que me répondre :

— Ah, non ! Tu ne vas pas recommencer à me dire que je devrais quitter mon travail !

Je réplique :

— C'est bien ce que je pensais, tu n'as pas d'arguments ! Maintenant, laisse-moi tranquille !

Je me lève de ma chaise et je m'en vais m'enfermer dans notre chambre. Derrière la porte, je l'entends me demander ce que j'ai vraiment pour me mettre dans cet état-là.

Comme si elle ne le savait pas...

Chapitre 2

Coup de grâce

Sophie est une jeune femme de vingt-et-un ans. De taille moyenne, elle a des cheveux bruns et de jolis yeux bleus. Ses lèvres pulpeuses et rouges ressortent de son visage fort pâle agrémenté d'un maquillage léger. Sa silhouette est si belle qu'elle attire tous les regards. En dehors de son travail, Sophie s'habille en mini-jupe, pantalon moulant ou robe avec décolleté. Elle porte également des chaussures rouges à hauts talons.

Elle met des couleurs vives pour se faire remarquer. Ainsi, elle se sent attirante, regardée par tout le monde. Elle veut se singulariser pour se sentir moins seule.

Sophie travaille dans un établissement pénitentiaire où elle est surveillante. Elle s'occupe de la sécurité. Elle a fait ce choix de carrière parce qu'elle n'a pas obtenu son bac. De plus, elle aime se mettre en danger.

Elle vient de finir sa journée. Aujourd'hui, elle s'est habillée avec une robe et des chaussures à talons bleues. Elle retourne vers sa voiture garée sur le parking extérieur de la prison. Elle se fait alors siffler par les prisonniers qui la regardent depuis la fenêtre de leur cellule. Certains la traitent même de salope.

Le bleu de ses yeux devient froid. La jeune femme ne réagit pas aux insultes, mais elle se fait injurier ainsi presque tous les jours par les détenus. Donc, ça ne lui fait rien.

Elle monte dans sa Golf GTI et démarre rapidement pour sortir du champ de vision des prisonniers.

* * *

Sophie promène son chien dans son quartier. C'est un quartier connu pour son trafic de stupéfiants et pour sa jeune délinquance. De jeunes racailles vendent de la drogue directement dans la rue sans se cacher. Ils sont complètement dans l'illégalité, mais la jeune femme s'en moque.

Son chien est un berger allemand gris qui aime bien gambader. Il peut être très agressif si une personne touche à sa maîtresse.

Sophie a un sourire en coin.

J'ai les capacités nécessaires pour me défendre moi-même, se dit-elle.

Comme souvent quand elle se promène ainsi, elle pense à sa famille.

Son visage se ferme. Son regard devient vide.

Elle a vécu une enfance malheureuse, car elle n'était pas écoutée par ses parents. Ils ne l'aimaient pas. Elle ne ressent plus rien pour eux. De plus, elle ne s'entendait pas avec son frère et sa sœur. Ses parents les préféraient à elle, ce qui entraînait tout le temps des conflits entre eux.

Les yeux de Sophie brillent de tristesse.

Son père et sa mère n'étaient pas d'accord avec ce qu'elle faisait. Ils ne voulaient pas lui donner d'argent de poche, car elle utilisait ses sous pour s'acheter de la drogue. Elle avait de mauvaises fréquentations et ne faisait que des âneries. Alors beaucoup de disputes éclataient.

À ses dix-huit ans, elle est partie de chez ses parents. Livrée à elle-même, elle s'est rendu compte que la vie n'était pas aussi simple qu'elle le pensait, et elle a vendu son corps.

Au final, elle a su se trouver un travail décent et apprendre à vivre sans l'aide de personne.

Sophie s'inquiète pour les personnes qui sont encore dans le milieu de la prostitution.

Elle pense à Emma, sa meilleure amie. Toutes deux se sont connues quand elles étaient escort girl.

Elle a réussi à s'en sortir. Pas Emma.

À croire qu'elle aime ça, cette perverse ! se dit-elle.

Elle se mord les lèvres. Elle est injuste ! Après tout, elle essaye de la sortir de là. En effet, elle a gardé le contact avec Emma. Toutes deux se voient régulièrement et se téléphonent deux ou trois fois par semaine. Elles boivent un verre de temps en temps en ville.

Il y a aussi Lorenzo. Elle l'a connu du temps de son adolescence. Il était dealer. Parfois, grâce à lui, elle pouvait avoir gratuitement de la drogue. Lorenzo et elle se sont éloignés, car elle a arrêté de fumer des joints. Pour ne pas replonger, elle a arrêté de traîner avec lui. Lorenzo était un bon gars, mais il n'a jamais su sortir du milieu de la drogue. Il en est même devenu accro.

Il a dû s'autodétruire..., pense-t-elle.

Elle aurait aimé l'aider, mais elle n'en a pas été capable.

Elle se trouve à présent dans une ruelle marchande.

Elle s'arrête devant la vitrine d'une épicerie. Entre deux produits, elle aperçoit son reflet. Celui-ci la fait bloquer. Elle trouve qu'elle est toujours habillée comme une prostituée.

Alors, elle repense à son lourd passé et culpabilise. Elle a été escort-girl pendant deux ans.

Son visage se fait triste.

Elle regrette ce passage de sa vie. Elle aurait pu se faire kidnapper, ou pire. Elle aurait pu être abusée. Certains de ses clients étaient des pervers. D'autres étaient violents. Et, surtout, c'était malsain, car elle donnait son corps à des inconnus pour de l'argent.

Elle voit de la honte au fond de son regard.

Elle ne veut pas que cela se sache. Si tel était le cas, son entourage et ses collègues ne la verraient plus comme elle est désormais. Leur attitude changerait. Ils ne sauraient plus quoi penser d'elle. De plus, elle perdrait son travail et elle y tient. Elle aime ce qu'elle fait. Parce que ça lui fait un peu oublier la personne qu'elle a été. Elle a aussi l'occasion de venir en aide à d'autres. Ce qui lui fait plaisir. Elle donne des conseils aux prisonniers, elle les aide à résoudre leurs problèmes. Ce qui est une bonne action comparé à son ancien « travail ». Mais une part d'elle aimait ce métier...

Son visage change d'expression en un instant. Elle lit le dégoût sur ses traits. Plus elle regarde son reflet, plus elle repense à cette époque.

Elle se sent mal.

Honteuse, elle se détourne de la vitrine.

Elle a gâché sa vie.

Je n'avais pas le choix, essaye-t-elle de se rassurer. J'avais besoin d'argent pour payer mon logement et pour me nourrir. Sinon, j'aurais vécu dehors et je n'aurais pas mangé... Sans cet argent, j'aurais été obligée de retourner vivre chez mes parents, et ça aurait été pire.

Elle essaye d'oublier son passé, mais elle n'arrive à rien.

Elle ne cesse de se dire qu'en réalisant une véritable bonne action, elle laverait son image à ses propres yeux...

De bonnes actions, Sophie en fait chaque jour auprès de ses prisonniers, mais elle pense qu'il lui faut faire quelque chose de plus important. Quoi ? Elle ne sait pas. Elle sait juste qu'elle ne fait que se défouler pour oublier. Au risque d'en mourir...

* * *

Sophie est entrée dans un club de motards. Les clients qui le fréquentent sont gros, sales et mal habillés. Des tables en bois, sur lesquelles on a écrit et dessiné, sont placées au centre de la salle principale. Des tabourets sont alignés devant le comptoir.

L'ancienne escorte a dit un mot bien précis, dans une phrase banale, au serveur, et celui-ci l'a emmenée dans l'arrière-salle, où il lui a dit de descendre au sous-sol.

La pièce souterraine est sombre et froide. De la poussière et des éclats de bouteilles salissent le sol. Des odeurs de bière, de vomis, de moisissure et de sang imprègnent l'air. Au milieu de cette salle est placée une cage de deux mètres cinquante de hauteur, en forme de pentagone, aussi grande qu'un ring de boxe. Des projecteurs sont dirigés sur celle-ci. De la poussière flotte dans les faisceaux de lumière.

De chaque côté de la cage se tiennent Sophie et une autre fille. Toutes deux sont vêtues d'un débardeur et d'un short. Sophie est en rouge, son adversaire est en bleu. Celle-ci a l'air dangereuse. Les cheveux bruns et courts, elle est grande, énorme et musclée. On la surnomme la Monstruosité. Sophie, elle, se fait appeler El Reverso, à cause de ses deux personnalités : celle de gardienne de prison et celle de combattante de Mixte Martial Art clandestin.

Toutes deux attendent que l'arbitre annonce de début des hostilités.

Une foule compacte les acclame avec force :

— Le combat ! Le combat !

Les spectateurs les encouragent, les huent ou les sifflent. Les paris sont pris.

Le Mixte Martial Art, ou MMA, se pratique dans une cage. Tous les coups sont permis. Il faut se battre jusqu'au K.-O., et parfois même jusqu'à la mort.

Sophie n'a que faire de mourir.

Elle rentre juste après son adversaire dans la cage.

L'ancienne escort girl ressent la pression qui pèse sur ses épaules. Elle sait qu'elle ne part pas favorite, car la Monstruosité est visiblement plus dangereuse qu'elle. Pour une majorité du public, El Reverso va perdre. Néanmoins, elle n'affiche aucune émotion et reste neutre. Son adversaire porte un regard nerveux sur elle, puis la haine déforme son visage.

L'arbitre présente les combattantes aux juges, puis au public. D'un côté, El Reverso. De l'autre, la Monstruosité. Les spectateurs encouragent leur boxeuse préférée, ils huent l'autre adversaire. Puis l'arbitre vérifie que les protège-dents sont en place. Enfin, il lance le combat.

C'est parti !

Sophie et la Monstruosité s'observent, lancent deux ou trois coups, puis se sautent dessus en même temps. Leurs coups claquent. Elles se frappent très fort, limite à mort. Le sang gicle. Le public en reçoit sur lui tellement ça cogne. La confiance monte en Sophie. Elle est dans son élément. Un large sourire apparaît sur son visage. Il reflète le plaisir qu'elle ressent pour ce combat. La joie l'éclaire. Elle se libère l'esprit. Les choses qu'elle a faites, il y a quelques années de cela, disparaissent.

Les minutes défilent, aucune des combattantes ne parvient à prendre l'aval sur l'autre. Les esquives se multiplient, les bras deviennent lourds, les deux adversaires se fatiguent. Mais elles tiennent sans montrer une seule marque de faiblesse. Elles tirent en elles leurs dernières forces. Le public est en folie. Ne pouvant compter sur celui-ci, Sophie s'encourage.

Allez, tu peux le faire ! se dit-elle. Tu vas la mettre à terre ! Tu vas la débiffer ! Elle va le regretter, à jouer sa grande avec moi !

Ses propres mots lui donnent la rage de vaincre !

La Monstruosité baisse sa garde une fraction de seconde. L'ancienne escorte en profite.

Droite, crochet, uppercut. L'enchaînement est rapide ; les coups, bien placés. Sophie esquive la riposte de son adversaire et continue sur sa lancée. Elle lui frappe le visage plusieurs fois, de plus en plus violemment, puis elle porte un high kick fatal.

La Monstruosité tombe à la renverse. Elle s'étale de tout son long sur le ring, laissant autour d'elle des traînées de sang. Elle ne bouge plus. Sophie sort gagnante du match.

Conquis, le public l'acclame.

L'arbitre voit que l'autre combattante est toujours au sol. Elle ne donne plus aucun signe de vie. Elle ne respire plus. Un secouriste arrive. Il essaye de la réanimer, en vain.

L'arbitre annonce au micro que la Monstruosité est morte.

Chapitre 3

Sur le chemin de la folie

Je me trouve dans le couloir d'entrée de l'hôpital psychiatrique. Ma copine me frappe. J'appelle à l'aide, mais personne ne vient à mon secours.

Bien que ma compagne me donne des coups depuis plusieurs jours, je l'aime. Au début, je ne voulais pas vraiment l'emmener ici. Je me disais qu'elle allait se calmer. Au fil du temps, je me suis rendu compte que non.

Je me sens très mal. Je me sens coupable, mais j'avais peur. Peur qu'elle devienne folle. Peur de la perdre, comme j'ai perdu mes parents...

Je ne peux m'empêcher de repenser à eux.

Ils sont morts à la suite d'un attentat bactériologique quand j'étais enfant. Ils étaient sortis sur les Champs Élysées lorsqu'un individu a lâché un virus mortel. Une centaine de personnes sont mortes, dont mon père et ma mère. Au début, quand on m'a annoncé leur décès, je n'y croyais pas. Mais c'était bien la vérité. Je les avais perdus, j'avais tout perdu !

Ma compagne croit que je ne sors plus de chez moi par fainéantise. En vérité, j'ai peur de mourir. La centrale nucléaire où je travaille ferait une cible parfaite pour un attentat. J'ai réussi à prendre sur moi pendant des années, plus maintenant. C'est tellement le chaos dans le monde d'aujourd'hui ! C'est pour cette raison que j'ai pris un arrêt maladie.

Mon père et ma mère ne me manquent plus, car cela fait longtemps qu'ils sont morts. Pourtant, ce serait quand même mieux s'ils étaient là. Ils pourraient m'aider à surmonter cette épreuve...

Ma copine me tape de plus en plus fort. Je suis obligée de me défendre, sinon elle me tuera. Je lui serre les bras, même si cela lui fait mal.

Et là, une jeune femme arrive.

Je lui crie de venir à mon secours.

Elle commence à m'aider, je suis sauvé !

* * *

Angoissée, stressée, Sophie passe la porte de l'hôpital psychiatrique. Elle se croit dangereuse pour tout le monde et pense pouvoir trouver de l'aide auprès du personnel de l'établissement. Elle traverse le couloir de l'entrée lorsqu'elle voit un homme, coiffé d'un bonnet à pompon, qui s'agite dans tous les sens, giflant sa femme dans l'action.

— À l'aide ! crie-t-il. À l'aide ! Ma copine me frappe ! Venez à mon secours !

L'ancienne escorte intervient pour les séparer, mais elle n'y parvient pas. Déboussolée par son épuisant combat contre la Monstruosité, elle n'a plus de force. Elle crie au « bonnet à pompon » :

— Calmez-vous ! S'il vous plaît. Pourquoi frappez-vous votre femme ? Arrêtez ! Vous n'avez pas le droit !

L'homme ne l'écoute pas et continue de s'en prendre à sa compagne. Enfin, Sophie réussit à lui mettre une claque bien placée, en plein dans le nez. Il recule et s'en prend aux chaises placées le long du couloir. Il leur donne des coups de pied en leur en criant de reculer. L'une d'entre elles s'en

va valser dans un mur.

Affolée, Sophie essaye de l'arrêter, mais il est trop violent. Il la repousse.

— Ma copine est folle ! lui crie-t-il. Il faut la faire interner !

Sophie ne le croit pas trop. Elle laisse tomber et va s'occuper de la femme. Celle-ci est couverte d'hématomes. Elle est pliée de douleur.

— Vous allez bien ? lui demande l'ancienne escorte.

— Oui, merci... Mon compagnon est parano... Lorsqu'il me frappe, il croit que c'est moi qui le violente...

Une fois qu'elle a éloigné la femme du paranoïaque en question, Sophie réessaye de calmer ce dernier. L'homme au bonnet à pompon continue de s'en prendre aux chaises. Au même moment, des costauds en blouse blanche arrivent.

— Vite ! leur dit-elle. Venez m'aider !

Les hommes en blanc écartent le paranoïaque des chaises avant de le maîtriser.

* * *

Sophie marche dans le couloir pour rejoindre ce qui sera, désormais, sa chambre. Deux hommes en blouse blanche l'accompagnent. Ils la conduisent dans l'aile des personnes dépressives.

Pour la jeune femme, ce couloir est immense. Interminable. Il y a de nombreuses portes de chaque côté. De petites lumières brillent au-dessus de celles-ci.

Les lieux semblent propres. Ça sent les produits d'entretien.

Sophie entend beaucoup de cris, de gros hurlements et des injures insupportables. Certains propos sont des menaces de mort. Elle comprend que ce sont les malades de l'asile qui insultent les médecins ainsi que d'autres patients. Puis des rires envahissent le couloir. Ils résonnent tellement fort qu'ils agacent Sophie.

La porte d'une des chambres est ouverte.

La jeune femme regarde à l'intérieur. Plusieurs malades se trouvent dans cette pièce, sanglés à leur lit. Choquée, apeurée, elle se met à trembler.

— Ne vous inquiétez pas, Sophie, la rassure l'un des infirmiers. Ce n'est pas grand-chose !

Ils continuent de remonter le long couloir.

Dans une autre chambre, un vieil homme est assis sur son lit, dos au mur. Sophie s'arrête et le fixe. On dirait qu'il a passé toute sa vie ici.

Il doit y avoir des cas pires que moi dans cet hôpital..., pense-t-elle.

Le vieil homme lui dit « Bonjour » avec un regard pervers.

— Euh... salut, lui répond Sophie.

Il fait alors des va-et-vient avec sa main et lui propose :

— Ça te dit, un plan cul maintenant ? Je suis en manque. Allez, viens. Viens dans ma chambre !

— Non mais, ça va pas, la tête ? se récrie Sophie. Je ne suis pas une pute !

L'autre lui crie violemment :

— Alors, dégage ! Bouge de là, si tu veux pas de moi !

La jeune femme, escortée des deux hommes en blanc, reprend son chemin loin de la chambre du vieux pervers.

Ils passent à côté d'une salle. Dans celle-ci, un malade, assis sur une chaise, regarde celle d'à côté, qui est vide.

— Ça va bien, toi ? dit-il comme s'il y avait quelqu'un à côté de lui. Moi, ça va. Et toi ? Tu dors comment ? Oh... Oui ! Moi aussi. Si ça te dit, on mange ensemble. Oui, oui, tout à l'heure.

Sophie se sent gênée. Mal à l'aise, perdue, elle se demande ce qu'elle fait dans cette maison de fous.

Mais où suis-je ? Qu'est-ce qui va m'arriver ?

Chapitre 4

L'homme au masque

J'ai été conduit en salle d'isolement par deux grands costauds en tunique blanche qui me tenaient pour m'empêcher de m'enfuir. Je leur criais dessus pour qu'ils me lâchent, mais ils ne m'écoutaient pas. C'est le plus grand des deux qui m'a mis une camisole de force.

Ensuite, ils m'ont fermé dans une pièce toute blanche, sans fenêtres, avec des sortes de coussins sur les murs.

J'y suis encore. Toujours maintenu par une camisole de force.

Il n'y a aucun bruit dans cette pièce. Je peux entendre mon cœur battre.

Le plus grand des deux hommes m'a dit qu'à mon arrivée, j'aurais agressé trois infirmiers. Ce qui n'est pas vrai du tout ! Je ne les ai jamais frappés ! En rentrant dans cet hôpital psychiatrique, je me suis disputé avec ma femme, car c'est elle qui est folle, pas moi. Elle me criait dessus. Donc, je me suis énervé contre elle. C'est tout. Mais jamais je ne lui aurais fait de mal.

Je frappe contre la porte. J'appelle les gardiens de ma prison blanche. Je leur crie :

— Promis, monsieur ! Je vais me calmer ! Promis. Je m'excuse !

Je ne sais pas de quoi je dois m'excuser, mais je le fais. En pleurant.

Personne ne vient me libérer.

Alors, je m'assois et j'attends.

Ma femme m'a trahi. Cette peste a tout manigancé pour que je sois enfermé dans cet hôpital pour les fous. Je ne vois pas pourquoi. C'est elle qui est cinglée, pas moi.

Après tout ce que j'ai fait pour elle !

Je ne l'aime plus.

Je vais me venger !

J'ai une idée !

Je croque dans les murs pour creuser un trou comme les rats et m'enfuir d'ici. Sans grand succès, car le mur est moelleux comme un coussin.

Je stoppe net en réalisant mon erreur. Ces murs sont forcément infectés de microbes ! Je vais attraper toutes les maladies imaginables si je continue à les toucher avec ma bouche.

Beurk !

J'observe cette pièce. J'ai raison. Elle n'a pas l'air très propre... Je vois plein de traces sur les murs et d'autres à terre ! Je tire la langue. Je veux la frotter pour la nettoyer, mais c'est impossible. Je crache pour me débarrasser des microbes qui sont dessus.

Puis je m'arrête.

Ça sent le renfermé, ici. Cette odeur est horrible ! Ça sent le moisi. J'ai horreur de ça. Je ne veux pas rester dans ces odeurs, je veux changer de pièce. Sinon, je vais vomir !

Pourquoi m'ont-ils interné ? Je ne suis pas fou. C'est horrible, ici ! Il y a sûrement de gros malades mentaux qui ont déjà dû être enfermés dans cette pièce. Ils ont sûrement bavé partout ! Beurk ! C'est dégoûtant, répugnant ! Alors, je crie :

— Au secours ! AU SECOURS ! C'est plein de microbes partout ! Je ne veux pas rester ici !

Je hurle après les infirmiers pour qu'ils me changent de salle.

Mais aucun d'entre eux ne vient.

Je gratte à la porte. Avec mes dents. Je dois absolument sortir de là !

J'arrête sur-le-champ. Mon corps se fige comme un bout de bois. Je suis vraiment con ! La porte aussi doit être recouverte de microbes ! Je vais être malade !

Je pleure. Je me renferme sur moi-même avant de me jeter une nouvelle fois sur la porte.

Finalement, je me calme.

Je vais attendre qu'un infirmier entre, et je lui sauterai dessus.

Et puis, si je ne me calme pas, ils vont dire que je suis fou et me garder dans cet hôpital.

* * *

Dans le courant de la semaine, une petite réunion entre patients a lieu pour que ces derniers puissent s'exprimer à propos de leur internement. Mais aussi pour qu'ils puissent faire connaissance et, ainsi, mieux vivre en groupe.

La réunion est animée par la psychiatre de l'établissement. Il s'agit d'une vieille femme toute fine, au teint blafard. Elle est vêtue de blanc et porte des lunettes rondes.

Sophie est présente. Ainsi que l'homme qui frappait lâchement sa femme dans le couloir d'entrée de l'asile. Il a bien tenté de s'échapper de sa cellule capitonnée, mais les infirmiers l'ont très vite maîtrisé, et il a fini par se calmer pour de bon. Il est assis tranquillement sur sa chaise, son bonnet à pompon sur la tête. Il regarde l'ancienne escort girl avec un sourire amical sur le visage.

Il y a d'autres patients autour d'eux. Tous dans une posture différente : un homme assis à terre avec la tête posée sur sa chaise ; une femme chauve en camisole de force qui bave et qui tremble ; un autre homme qui est avachi sur sa chaise. L'ambiance est morbide. On entend des cris qui proviennent d'autres salles à côté.

Sophie se sent mal. L'ensemble de son corps tremble. Des gouttes de sueur perlent de son front. D'un ton très calme, la psychiatre lui donne la parole en écartant les bras comme invitation à se livrer.

— Sophie, c'est à votre tour maintenant. Je sais que c'est dur, mais tout le monde va parler. Vous verrez, ça ira mieux après. Nous sommes là pour vous, Sophie. Dites-nous pourquoi vous êtes ici, nous vous écoutons...

Sa voix est apaisante. Il s'en dégage beaucoup de compassion et de sincérité. Pour autant, l'ancienne escorte se sent gênée de parler ainsi devant tout le monde. Embrassée, elle ne sait d'abord pas quoi dire. Elle transpire. Elle s'agite. Elle se frotte les mains l'une contre l'autre, puis elle se les essuie sur son pantalon. Enfin, elle remet ses cheveux derrière ses oreilles, se lève et se présente.

— Bonjour, dit-elle. Je m'appelle Sophie et je suis folle.

Les autres patients ne réagissent pas vraiment. Bonnet à pompon, lui, sourit toujours.

Elle continue sans leur prêter attention.

— Je me crois dangereuse, explique-t-elle. Il n'y a pas très longtemps, j'ai commis des choses horribles, et j'ai énormément peur de recommencer...

Sa voix se casse. On ne comprend plus bien ce qu'elle dit. Elle reprend, à la limite des sanglots :

— C'est pour cette raison que j'ai décidé de venir ici. Je suis malade et je veux me faire soigner...

Elle commence à pleurer. Elle se frotte les yeux et se rassoit.

— Parlez-nous des relations avec vos parents maintenant, l'enjoint la psychiatre.

Sophie lui répond vivement :

— On avait beaucoup de conflits quand j'étais jeune ! Ils n'étaient pas d'accord avec ce que je faisais. Mes parents étaient très sévères !

Il y a de la colère et de la souffrance dans sa voix. Ses muscles se contractent. Elle serre les poings. Puis elle s'apaise et termine d'une voix triste :

— Je croyais qu'ils ne m'aimaient pas. En vérité, ils étaient méfiants...

Le patient avec la tête sur la chaise lui coupe la parole :

— Tu es conne de ne pas avoir écouté tes parents !

Sophie en reste bouche bée. Elle ne s'attendait pas à cette remarque. Décontenancée, elle ne sait pas quoi dire. Les autres patients, eux, ne réagissent pas. L'homme au bonnet à pompon, lui, continue de sourire.

* * *

En sortant de la réunion, je me retrouve de nouveau entre les cris stridents et les pleurs de certains patients paniqués.

Je suis content d'avoir revu la jeune femme qui m'a aidé quand ma compagne m'a trahi. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans elle. Je crois bien que je l'aime. Cette fille est la pureté incarnée.

D'ailleurs, je ne vois pas ce qu'elle fabrique ici. Je n'ai pas cru un mot de ce qu'elle a raconté. Elle a dû être emmenée de force, mais elle ne veut pas l'avouer...

Je marche tranquillement le long du couloir, tout en parlant à Hubert, dont la chambre se trouve non loin de la mienne. Hubert a la peau sur les os. Il a toujours un air inquiet et perdu. Il parle rarement, mais quand il ouvre la bouche, il m'énerve... Mais bon, étant son voisin, j'essaye de faire des efforts pour l'écouter.

Soudain, j'aperçois, au loin, un infirmier muni d'un masque. Il tient une mallette grise. Son masque est semblable à ceux des Asiatiques lorsqu'ils sont malades. Je remarque que sa mallette est fermée par un verrou à chiffres. Il faut un code pour l'ouvrir.

Les poils de mon corps se hérissent. La peur commence à m'envahir.

Hubert me sort de mon élan de psychose, en me demandant ce qui se passe. J'hésite à lui dire ce que j'ai vu. J'ai peur qu'on m'entende. Car j'ai compris ce qui se tramait...

Je lui prends donc la main. Je compte l'entraîner au fond du bâtiment, dans la lingerie, afin de tout lui expliquer. Mais, pour je ne sais quelle raison, mon nouvel ami me repousse et s'en va.

Je me retrouve seul avec mon angoisse. Avec ce que j'ai vu. Avec ce que j'ai compris.

Je me sens perdu...

Chapitre 5

Dans la chambre 109

C'est le moment de la toilette, mais je ne veux pas me laver. L'eau qui sort de la douche est contaminée par le choléra, je le sais. Sauf que les infirmiers de l'asile veulent absolument que je prenne cette douche de malheur ! Ils ne cessent de me dire : « Depuis que tu es ici, tu ne t'es pas lavé. Si ça continue, tu vas attraper des maladies ! Tu pourrais en mourir... »

Bien sûr, je ne me laisse pas avoir. Et, comme je reste sur mes positions, l'un d'entre eux m'a accompagné dans ma salle de bains aujourd'hui. Je lui redis :

— Je ne veux pas me laver. L'eau est sale. Elle est toute verte.

Il me répond :

— Elle n'est pas sale. Elle est propre. C'est juste un reflet qui te fait penser ça.

Je refuse :

— Non ! Je ne veux pas me laver, je vais avoir plein de microbes sur moi à cause de votre saleté d'eau !

Alors, l'infirmier me crie dessus :

— Très bien, j'appelle du renfort ! On n'a pas le choix, tu nous obliges à employer la force !

Je ne lui en laisse pas le temps. Je saute sur lui. Je le mords au cou. Je lui arrache un bout de peau et je le recrache. L'homme en blouse blanche hurle de douleur. Je prends un balai sur le côté de la porte et je le frappe avec.

Une fois que l'infirmier est à terre, j'en profite pour prendre les clefs de la salle de bains. Je sors. Je ferme à double tour. Je balance les clefs dans le couloir, et je cours. Je me sauve.

Toujours avec le balai à la main.

Au début, je cours sans savoir pourquoi. Certainement pour éviter que les problèmes ne me rattrapent. Puis, je constate que personne ne me poursuit. Les infirmiers n'ont pas remarqué qu'un des leurs est blessé et enfermé dans la salle de bains.

Je ralentis, je réfléchis. Je pense à l'attentat bactériologique qui se prépare.

À qui pourrais-je en parler ?

D'un coup, je me rappelle la jeune femme. Celle qui a réussi à me calmer, dans le couloir, à l'entrée de l'asile.

Sophie.

Je pars à sa recherche.

C'est mon amie. C'est elle qui m'a sauvé de ma compagne.

Je fais tous les étages pour trouver sa chambre. Comme par hasard, elle se trouve au dernier.

J'interroge les patients que je croise. C'est alors que je la vois au fond du couloir.

Oui, ça doit être elle.

Elle entre dans une chambre. C'est certainement la sienne.

J'entends du brouhaha dans l'escalier. Plusieurs personnes, d'après les voix.

Les hommes en blanc ! C'est eux, j'en suis sûr.

Je décide de descendre d'un étage. Je cours à travers le couloir. Une fois tout au bout, je passe par l'autre escalier, celui situé à l'autre extrémité du bâtiment. Je rejoins l'étage de Sophie. Puis sa chambre.

* * *

Sophie est dans sa chambre.

Il s'agit d'une chambre individuelle avec un lit, un placard en bois marron, dans lequel elle a juste de quoi ranger quelques vêtements, et une table, qui fait office de bureau, avec une chaise en bois lui rappelant celles des réunions de groupe.

Une odeur de renfermé flotte dans la pièce. Sophie n'en sort jamais. Le personnel d'entretien ne nettoie pas sa chambre, car il a conscience des problèmes de la jeune femme, et les infirmiers ne veulent pas que son état empire.

L'ancienne escorte est assise sur son lit, pensive, une jambe pliée posée sur le matelas, l'autre ballant dans le vide. La tête baissée, Sophie regarde ses mains retirer les peluches de sa couverture. De l'autre côté de la porte, restée entrouverte, lui parviennent les bruits quotidiens de l'hôpital psychiatrique. Des coups sur les murs, exprimant la colère, des patients hurlant leur désespoir, des cris de douleur, des portes qui claquent et le tic-tac de l'horloge qui est accrochée juste à côté de sa chambre. Il y a aussi la lumière du couloir qu'elle voit, par en dessous de sa porte, s'éteindre et se rallumer sans cesse ; les bruits de pas lourds et réguliers provenant de l'étage supérieur et qui résonnent dans tout l'étage ; ainsi qu'un bruit de goutte d'eau semblant provenir de nulle part.

Cette ambiance de fou entraîne chez Sophie du stress et de l'énervement. Elle s'imagine tellement de choses ! Elle est perdue, car elle se rend compte que, certes, elle n'est pas en sécurité ici, mais qu'elle s'y sent aussi dans son élément. D'ailleurs, elle a souvent envie d'être violente envers les médecins ou les infirmiers. Ce qui n'est pas une bonne idée.

Je ne me vois pas progresser dans ma guérison si je les agresse, ne cesse-t-elle de se dire. Et je veux guérir !

Elle se force à écarter de sa tête son envie de violence, pour ne pas repenser à son dernier combat.

Qu'est-ce qu'il m'est arrivé ? réfléchit-elle. *Comment en suis-je arrivée à ce point ? Je n'aurais jamais dû participer à ces combats !*

Elle se sent vide...

Soudain, elle entend monter un cri perçant.

Elle relève la tête et écoute.

Dans le couloir, la voix monte.

— Laissez-moi tranquille ! Sophie ? Sophie ? Laissez-moi tranquille, j'ai dit ! Sophie, t'es où ? Sophie ?

La jeune femme sursaute en entendant son prénom. Elle se demande ce qui se passe. La voix perçante se rapproche.

Sophie se lève pour aller ouvrir. Elle n'en a pas le temps.

Sa porte de chambre claque un grand coup. L'homme au bonnet à pompon vient de la pousser avec la tête. Il la referme aussi vite qu'il est entré, puis se jette sur la chaise pour bloquer l'issue.

Le visage apeuré, il murmure à Sophie :

— Poussez votre lit devant, vite ! Aidez-moi, il faut qu'on résiste...

Instinctivement, Sophie lui donne un coup de main.

Une fois sa porte de chambre barricadée, elle lui demande d'une voix dure :

— Pourquoi m'as-tu dit de faire ça ? Que se passe-t-il ? Explique-moi ! Je ne comprends

pas....

Au fond d'elle-même, elle s'interroge :

Que se passe-t-il pour qu'il se mette dans cet état-là ?

Elle n'attend pas la réponse. La tête emplie de stupeur et d'incompréhension, elle s'énerve :

— En vérité, je ne comprends plus rien ! Je ne sais même pas si je devrais être ici ou pas ! Et ça me fout en rogne !

Elle se calme brusquement pour se mettre à trembler. Son visage devient pâle.

— Je n'aurais jamais dû me battre contre cette fille, lâche-t-elle, terrifiée. Je n'aurais jamais dû la tuer...

Chapitre 6

Révélation

Finalement, la jeune femme qui m'a aidé n'était pas au dernier étage. Mais j'ai réussi à la trouver. Elle était dans la chambre 109. C'est la même chambre que la mienne, mais en plus propre. Il n'y a pas cette odeur de renfermé... Néanmoins, tout le reste est pareil, placé au même endroit.

Je fixe Sophie et j'admire son visage. Ses belles lèvres gercées, ses grands yeux étonnés de me voir avec, derrière leur surprise, cette douleur qui me fait tant de peine. Je pense qu'elle se dit que je ne devrais pas être ici. J'ai l'impression qu'elle se sent en danger en ma présence.

Oui, elle a peur de moi. Dans ce cas, pourquoi m'a-t-elle aidé à barricader sa porte ? A-t-elle vraiment confiance en moi, ou pas ?

Tout bien réfléchi, je pense qu'elle se sent mal à l'aise à cause de cet hôpital psychiatrique, parce qu'elle est entourée de fous. C'est normal qu'elle ne comprenne pas ce qui lui arrive. Nous sommes les deux seules personnes saines d'esprit dans cet endroit. Alors je veux bien croire que toute cette ambiance l'affecte ainsi.

Je lui suis reconnaissant de m'avoir aidé à nous barricader. Je veux le lui dire. Et lui expliquer aussi que je compte m'évader et l'emmener avec moi, parce qu'elle m'a aidé. À mon tour d'en faire autant.

Cependant, je n'en ai pas le temps. Elle est tellement paniquée qu'elle me coupe la parole et qu'elle me pose tout un tas de questions : « Pourquoi ? Que se passe-t-il ? » Elle me dit de lui expliquer. Elle dit qu'elle ne comprend pas ce qui se passe.

Je veux lui faire part de ce que j'ai vu. Cet infirmier avec sa mallette à la main et ce masque pour se protéger des microbes. Je veux lui confier que j'avais besoin de me sentir en sécurité et que je m'étais dit que je le serais auprès elle. Je n'ai jamais le temps de m'expliquer. Encore une fois, elle me coupe. Elle ne fait que m'interrompre !

— En fait, je ne comprends rien, dit-elle. Qu'est-ce que je fais là ? C'est cette femme... Je n'aurais jamais dû la tuer.

Puis elle commence à me raconter :

— Lors d'un combat clandestin, j'ai abattu quelqu'un sans faire exprès. Le sang coulait...

Je l'interromps à mon tour. Elle doit absolument savoir ! Je lui dis :

— Je suis désolé pour vous, mais si ça peut vous consoler, moi aussi, j'ai tué quelqu'un. J'ai mis fin à la vie d'un patient dont ma compagne s'occupait. Je vais vous en parler, car je sais qu'on ressent la même chose. Qu'on a vécu la même histoire.

» Voyez-vous, je ne cessais d'expliquer à ma copine qu'il fallait qu'elle arrête de travailler à la clinique parce qu'il y avait de trop gros risques. Ceci à cause des microbes et des virus qui s'y promènent et qui y prolifèrent. Je ne cessais de lui dire qu'ils pouvaient contaminer toutes les personnes, que nous ne connaissions pas toutes les maladies et qu'elle pouvait être infectée par je ne sais quelle bactérie. Elle devait comprendre qu'elle n'était pas immortelle !

» Mais elle me répondait toujours qu'elle adorait son métier. Qu'avec ses diplômes, de nos jours, sa reconversion serait longue. Qu'elle risquait même de ne pas retrouver de travail. Un jour, elle est revenue bouleversée de la clinique. Elle m'a alors raconté la « triste » histoire d'un homme atteint d'une maladie mortelle.

» Mon premier réflexe a été de regarder sur Internet les types de transmission de ce satané mal. La seule chose que j'ai comprise et qui m'est restée en tête était que la maladie en question était contagieuse. Alors, sans hésiter, je me suis muni d'un masque et je me suis équipé de mon couteau de chasse. Je ne l'avais encore jamais utilisé, mais j'en prenais grand soin. Il me venait de mon père... Une nuit, je me suis introduit dans la clinique.

» Arrivé devant la porte du type, j'ai hésité. J'ai pensé : *Si je le fais et que ça se sait, que va penser ma copine ? Elle va m'en vouloir toute sa vie...*

» Et puis, merde ! que je me suis dit. Personne ne me verra. Et de toute façon, ce mec va mourir. Alors, que ce soit maintenant ou dans deux semaines, je ne lui rendrai que service. Et je sauverai ainsi l'amour de ma vie, c'est bien là l'essentiel.

» Après m'être convaincu et avoir agi, je suis rentré à la maison en prétendant une urgence au boulot. Le lendemain, j'ai invité ma compagne au restaurant pour me faire pardonner de mon absence de la veille et de l'horreur qu'elle a dû découvrir le lendemain matin au travail. Je me souviens, quand je suis reparti, il y avait du sang partout...

» Il y a quelques jours, j'ai compris qu'elle était devenue folle. Il fallait que je la fasse interner. Ainsi elle n'irait plus dans cette clinique de malheur. Elle serait en sécurité.

* * *

Un silence morbide envahit la chambre 109. Le patient au bonnet à pompon et Sophie se regardent. On entendrait les mouches voler...

L'ancienne escorte est choquée par l'histoire du meurtre. Son visage est devenu pâle. Elle comprend que cet homme a été capable de tuer à cause de sa paranoïa. Elle réalise qu'elle est en danger avec lui, car elle ne sait pas ce qui peut se passer dans sa tête. En fait, il pourrait se passer n'importe quoi avec ce paranoïaque.

Sophie ne se sent pas vraiment bien. Elle commence à trembler. Redoutant ce qu'il pourrait faire, elle recule loin de lui.

Méfiant, elle bégaye :

— Je... je t... t'ai aidé à blo... bloquer la p... porte, mais... mais, maintenant, je... je veux savoir p... pou... pourquoi tu es venu là ?

Bonnet à pompon, furax, tape dans les murs en s'écriant :

— Je suis là pour vous ! Pour vous ! Pour vous ! Et à cause de ce qui se prépare derrière cette porte !

* * *

J'ai terminé de raconter mon histoire à Sophie. Je me sens mieux. Je me sens libre de m'être confié ainsi à elle. Je me dis qu'on est pareil. Je pense avoir rencontré une véritable amie. Je la vois comme ma confidente.

Alors, je le lui dis :

— Je suis content d'avoir raconté cette histoire à une personne qui a fait la même chose que moi. Je me dis que nous avons tous les deux le même secret. Nous avons, tous les deux, tué une personne.

Je m'arrête de parler et j'observe ma nouvelle amie. Elle me semble distante. Elle ne me parle plus.

Je pense qu'elle a peur. Peur de moi...

Je ne veux pas qu'elle devienne distante avec moi ! J'ai peur, à mon tour. Peur de me retrouver à nouveau seul.

Je me force à réfléchir et je conclus que je dois me faire des idées.

J'essaye quand même de la rassurer :

— Vous savez, j'ai simplement voulu sauver ma femme pour qu'elle n'attrape pas les bactéries de son patient. Je n'ai pas tué son malade par plaisir, et je n'arriverai jamais à oublier mon geste. J'ai quand même commis un meurtre, ce n'est pas pardonnable. Mais en en parlant, je n'ai plus l'impression d'avoir tué quelqu'un...

Je me tais. Je pense avoir rassuré Sophie. Maintenant, il faut que je lui explique la situation. Elle m'a demandé pour quelle raison j'étais venu dans sa chambre et pourquoi il fallait barricader la porte.

— Bon, écoutez, Sophie. Je sais que ça paraît fou, mais je suis sûr que les blouses blanches préparent un attentat bactériologique. En sortant de la réunion, j'ai vu un infirmier qui tenait une mallette grise. Elle était attachée par des menottes à son poignet. Encore, s'il n'y avait eu que ça, ça aurait pu passer, mais le fait qu'il porte un masque blanc – ce genre de masque qui sert à se protéger des microbes – accentue la véracité de mon hypothèse. Je suis sûr qu'il va commettre un attentat bactériologique. Nous sommes en danger !

Je m'interromps, car je me rappelle d'un détail.

Un détail qui a toute son importance.

— En plus de cette mallette et de ce masque, il y avait des tubes à essai qui dépassaient de ses poches. Ils étaient remplis d'une substance bizarre...

Ceci étant dit, j'explique à Sophie pourquoi je suis ici et ce que je compte faire :

— Alors, je suis venu dans votre chambre pour que vous m'aidiez. Je compte déjouer cet attentat en apportant des preuves à la police. Ou bien je vais tuer ces infirmiers... Je ne sais pas encore. Tout ce que je sais, c'est que je vais quitter cet asile et vous sauver, Sophie. Je vous emmènerai avec moi. En attendant, on va rester dans votre chambre. Comme ça, je pourrai mieux vous protéger des bactéries et des infirmiers.

Mais voilà qu'elle a pété les plombs. Elle se met à taper contre les murs en criant qu'elle a barricadé sa chambre : « Pour moi ! Pour moi ! Pour moi ! »

* * *

Sophie s'est placée dans un coin de sa chambre. Elle fixe le paranoïaque sans rien dire.

Son discours est totalement incohérent, pense-t-elle. Je n'aurais jamais dû l'aider à barricader ma chambre. Bonnet à pompon n'est pas tout seul dans sa tête...

Elle est en danger. Elle ne quitte pas l'homme des yeux. Il est stressé. Il tremble. Il parle vite. Il lui répète en bégayant :

— J'ai... J'ai vu des in... des infirmiers a... avec des tubes à essai dans leur poche. Oui. J'ai... j'ai bien vu ça. Ils... Ils préparent un attentat.

Sophie n'y croit pas, et elle ne lui répond pas.

Elle essaye d'éviter tout sujet de conversation avec lui pour empêcher tout dérapage.

— Je ne vous ferai rien, lui dit-il tout à coup.

L'ancienne escorte devine qu'il a compris qu'elle a peur de lui.

— Je le sais, lui répond-elle. Et je vous crois.

Ce qui est faux. Elle n'a pas confiance en lui. Elle reste distante, mais lui fait voir qu'elle est

dans son délire.

— Vous me croyez ?

Elle marche dans son jeu :

— Oui, concernant l'attentat bactériologique qui se prépare.

— Ouf, je suis soulagé ! lui dit Bonnet à pompon, satisfait. Je n'aurais pas supporté de vous perdre, vous aussi.

Il se met alors à lui raconter :

— Lorsque j'étais enfant, lors d'un voyage en famille à Paris, mes parents sont décédés dans l'attentat bactériologique qui a frappé les Champs Élysées. Il a fait plus d'une centaine de victimes, et j'en suis l'unique survivant.

Sophie est perplexe.

Merde, il est vraiment fou ! pense-t-elle. Il dit n'importe quoi...

Elle ne peut s'empêcher de lui faire remarquer :

— Je ne comprends pas ce que tu me racontes. Il n'y a pas eu d'attentat bactériologique à Paris... Si ça s'était passé, j'en aurais entendu parler aux infos.

Le paranoïaque insiste :

— Mais si ! C'est passé à la télé. C'est juste que tu ne regardais pas la TV au même moment. Tu étais peut-être encore trop petite pour y faire attention !

— Tu es sûr de toi ? lui dit Sophie. Ma cousine habitait là-bas, pas loin de la tour Eiffel, je l'aurais su.

Déstabilisé, Bonnet à pompon s'excite.

— Tu n'étais pas là-bas à ce moment-là ! réplique-t-il. Tu ne peux pas savoir !

La discussion est close. Sophie n'insiste pas. Elle a déjà trop parlé et n'aurait pas dû le contredire.

— Tu sais ce que je crois ? lui demande soudain le paranoïaque. Je crois que ce sont les infirmiers qui ont tué ma famille en posant la bombe. Et je crois qu'ils vont en poser une autre pour nous tuer.

Il monte sur le bureau et croise les bras. Il lève la tête et, le cou bien droit, il ajoute :

— Pour *me* tuer ! Car je suis le seul survivant de l'attentat des Champs Élysées. Je suis un survivant, et ils ne le supportent pas !

L'ancienne escort girl reste silencieuse. Elle n'écoute plus ce fou.

* * *

J'explique à Sophie de quelle manière mes parents ont été tués lors de l'attentat bactériologique de Paris. Elle me regarde avec de petits yeux. Son visage ressemble à celui de ma femme, la première fois que je lui ai parlé de cette tragédie.

Elle ne me croit pas une seule seconde. Elle pense que je suis un menteur.

D'ailleurs, elle ne se prive pas pour me le dire. J'essaye de la convaincre. J'essaye aussi de lui dire que c'est à moi que les blouses blanches en veulent, car j'ai TOUT compris !

Finalement, je ne suis pas certain qu'elle m'ait cru quand je lui ai révélé ce qui se préparait dans cet asile. Elle doit encore penser que les infirmiers sont là pour nous soigner, alors que leur but est de poser une bombe avec plein de bactéries dedans et, bien sûr, de me tuer ! Ils sont fous, ce sont eux qui devraient être enfermés dans nos chambres !

D'ailleurs, ils arrivent !

J'entends des bruits de pas rapides. Des gens qui courent.

Des cris « Il est où ? Il est où ? »

Ils me cherchent !

Heureusement, je suis en sécurité ici.

J'essaye encore une fois de convaincre Sophie.

— Crois-moi, c'est la fin du monde derrière cette porte. Je te le jure. Un virus est en train de se répandre. Les infirmiers sont en train de supprimer tout le monde. Ils veulent me tuer. Je ne veux pas mourir !

Je vois qu'elle est surprise, et qu'elle commence à me croire...

* * *

Sophie entend une cacophonie de bruits dehors. Des portes qui claquent, des personnes qui parlent fort entre elles, puis qui courent, puis des cris qui résonnent. Les personnes internées commencent à s'agiter. Elles hurlent : « Au secours! Laissez-nous ! » La jeune femme se demande dans quoi elle s'est laissé entraîner. En aidant Bonnet à pompon, elle a certainement pris la mauvaise décision.

Un gros bruit retentit. Comme si deux chariots s'étaient percutés.

Sophie sursaute.

Elle se concentre sur ce qui se passe dans le couloir de l'étage, tandis que le paranoïaque continue de lui parler de son délire.

— Je pense que c'est parce que les autres patients veulent s'évader, lui dit alors Bonnet à pompon. Les infirmiers n'ont pas d'autre choix que de riposter.

Sophie en a des sueurs froides. Elle se concentre sur ce qui se passe à l'extérieur de sa chambre.

« Il n'est pas là », entend-elle. Puis : « Mais où est-il ? »

Et, d'un coup, plus un bruit. C'est le silence.

Ils ont certainement changé d'étage, se dit la jeune femme.

En effet, un calme presque angoissant semble s'être installé de l'autre côté de sa porte. L'ambiance de folie est terminée. Sophie peut même entendre jacter le patient qui, chaque nuit, marmonne toujours tout seul au bout du couloir.

Chapitre 7

La vérité de monsieur Pompon

Les minutes passent. Bonnet à pompon ne tient pas en place. Il s'énerve. Il devient de plus en plus dingue. Il fait les gros yeux, serre les poings.

— Ils sont toujours là ! dit-il à Sophie. Les *paranologues*, ils attendent qu'on sorte, j'en suis sûr !

Au même moment, on essaye d'ouvrir la porte. Puis des coups retentissent.

— Laissez-nous tranquilles ! leur crie le paranoïaque.

De la salive coule le long de son menton.

On leur ordonne d'ouvrir.

— Toi, reste derrière moi ! dit-il à Sophie. Je vais te protéger !

Il pousse sur le lit pour empêcher les infirmiers d'entrer dans la chambre. Les « paranologues » tentent d'enfoncer la porte à plusieurs reprises. À force de donner des coups, la barricade finit par céder. Le lit et la chaise sont violemment écartés de la porte. Bonnet à pompon est projeté en arrière.

Les gardes fous rentrent dans la chambre. Ils sont sept. Sophie voit de l'inquiétude sur leur visage. Le paranoïaque court dans toute la chambre en criant :

— Laissez-nous tranquilles ! Ne nous touchez pas ! Au secours, des TERRORISTES !

Un infirmier l'attrape.

— Calmez-vous, nous ne sommes pas des terroristes ! lui dit-il. Nous sommes là pour vous aider, pas pour vous tuer.

— Sophie, sauve-moi ! hurle de plus belle le paranoïaque.

Terrorisée, la jeune femme ne parvient pas à bouger. Pendant ce temps, Bonnet à pompon se débat. Il repousse son agresseur vers le lit. L'homme en blouse blanche se claque la tête sur le bord du sommier et se retrouve inconscient sur le sol. Un autre infirmier intervient. Après plusieurs minutes de lutte, le paranoïaque prend un stylo qui dépasse de la poche du « garde-fou » et le lui plante dans la jambe, puis il mord le bras de l'autre infirmier qui essayait de le saisir.

Il veut s'enfuir de la chambre, mais un infirmier s'apprête à le poursuivre. Le paranoïaque essaye de lui faire un croche-pied. Il n'y parvient pas. Il n'a pas assez d'espace dans la chambre pour manœuvrer et se heurte au lit.

— Ah, merde...

Il n'a pas l'occasion d'en dire plus, un aide-soignant l'attrape. Le paranoïaque essaye de se dégager, mais deux autres infirmiers se jettent sur lui. Ils passent leurs bras autour de lui et le ceinturent. Ils le serrent pour mieux l'immobiliser.

Enfin, l'homme au bonnet à pompon ne peut plus bouger.

Les infirmiers essayent à nouveau de le convaincre qu'ils ne sont pas là pour le tuer. Il leur répond qu'il est au courant de leurs intentions et qu'il réussira à annuler leur plan.

* * *

Les infirmiers ont réussi à entrer dans ma chambre. Je les regarde se jeter sur Bonnet à pompon. Je ne fais rien. Ils finissent par le maîtriser. Ils sont plusieurs sur lui à le maintenir pour l'empêcher de bouger.

Il se débat dans tous les sens.

Je vois alors une éprouvette qui tombe de la poche d'un des infirmiers. Elle se casse sur le sol. Un liquide vert et visqueux, qui provoque une petite fumée noire, en sort.

Ce que racontait le parano était donc vrai ? Il se prépare vraiment un attentat bactériologique ! Punaise, mais que se passe-t-il dans cet asile ?

Je regarde Bonnet à pompon. Je vois de la terreur dans ses yeux. Lui, il doit voir dans les miens que je me rends compte qu'il avait raison.

Paniqué, il me dit :

— Fais attention et, surtout, surtout, ne fais confiance à personne d'autre que toi-même !

J'ai peur.

Bonnet à pompon se débat de plus belle. Les infirmiers sont obligés de le lâcher, car il essaye de les mordre. Puis il s'immobilise. Il se met à trembler. Il se pose les mains sur le cœur. Ses yeux me fixent, ils sont énormes. C'est un regard vide ! Puis ses yeux deviennent tout blancs. Il a comme un malaise, et il s'effondre.

Les infirmiers sont surpris. D'abord, ils ne font que le regarder. Puis l'un d'entre eux l'examine. Il dit aux autres que leur patient ne respire plus. Que son cœur ne bat plus !

Il lui fait alors un massage cardiaque.

Moi aussi, je voudrais l'aider. Je voudrais lui faire du bouche-à-bouche. Je me dirige vers lui. Avant de me tétaniser.

Je viens de comprendre.

Bonnet à pompon est mort à cause du liquide vert qui s'est échappé quand l'éprouvette s'est brisée sur le sol. Il a dû respirer la petite fumée noire...

Un immense stress m'envahit. Je me sens tellement mal que je pense que je vais faire un malaise.

Je me ressaisis. Je ne vais pas me laisser aller ! Je suis une battante ! Je dois m'échapper d'ici. Et me cacher. Vite ! Ou les infirmiers vont me tuer, parce que j'ai vu ce que je n'aurais pas dû voir ! Mais les « paranologues » ne m'en laissent pas le temps.

Ils me sautent dessus pour me maîtriser, tout comme ils l'ont fait pour le parano. Je me débats. Je les frappe comme j'ai frappé la Monstruosité, mais mes coups n'ont pas la moindre force. J'essaye de leur faire certaines prises. Malheureusement, je n'y parviens pas. Ça doit être à cause des cachets que je prends chaque jour.

Je leur crie dessus. Je les insulte.

Ils finissent par me maîtriser.

Pendant qu'ils m'immobilisent, du coin de l'œil, je vois d'autres hommes en blanc évacuer le corps de Bonnet à pompon et ramasser la substance verte avec des gants.

Je panique de plus belle. Mon cœur s'accélère. Je me sens partir, tomber dans les pommes.

Et maintenant, que va-t-il se passer ?

* * *

À mon réveil, je suis dans mon lit.

Je suis encore effrayée par la violence de ce qui s'est passé dans mon ancienne chambre. Par le hublot de ma porte, je vois des infirmiers parler entre eux. La psychiatre est avec eux. Je ne peux pas les entendre, mais j'imagine qu'ils parlent de l'attentat bactériologique qu'ils sont en train de préparer.

Je crie. Je hurle.

— BONNET À POMPON AVAIT RAISON, ON VA TOUS MOURIR !

Les « paranalogues » m'ont entendue. Ils débarquent dans ma chambre et me saisissent. L'un d'eux sort une seringue de sa poche de blouse. Je me débats, je me défends et lui mets un coup de poing. Trop tard : un autre me fait la piqûre. Je tombe dans un sommeil profond.

À mon réveil, mes bras sont entravés par une camisole de force. Je suis dans une cellule d'isolement. Ils m'ont enfermée là pour ne pas que je leur mette des bâtons dans les roues. Ils pensent que je veux les empêcher d'agir...

Le visage sans expression, j'ouvre grands mes yeux et les lève vers le plafond.

À moins qu'ils ne me prennent pour une folle...

Euh... je ne suis pas cinglée à ce point, quand même ?

Épilogue

J'ai été transférée dans une autre chambre, dans une autre aile. La B, d'après les cris dans le couloir, les portes qui claquent et le nombre de surveillants que j'entends marcher.

Je suis assise sur mon lit. Je fixe le plafond. Je pense à bien des choses.

L'aile B... Là où les malades les plus atteints sont isolés dans leur chambre.

Lisa, une brune aux yeux marron assez calme mais à l'air troublée mentalement, m'en avait parlé. Elle m'avait dit que cette aile B était horrible et qu'elle renfermait les plus fous de tous les patients de l'asile.

Je ne l'ai pas crue. Parce que, pour moi, elle était folle – comme tout le monde dans l'hôpital psychiatrique. Et parce que je ne pensais pas qu'un endroit comme celui-ci existait.

Ma nouvelle chambre est très sombre. Elle est froide. La porte est en acier blindé. Il y a peu d'espace. À peine de quoi respirer.

Juste avant, j'ai eu le droit de faire un tour dans la cellule d'isolement. Je l'ai très mal vécu... Les « paranologues » m'y ont laissée pendant plusieurs heures. Puis ils m'ont emmenée de force ici.

Maintenant que j'y repense, je n'ai pas reconnu ces hommes. Oui, ils ne me disent vraiment rien... Pourquoi ne les ai-je jamais vus ?

Bonnet à pompon avait raison. Il se passe vraiment des choses pas normales ici...

Bonnet à pompon... Il est mort à cause de la substance qui s'est répandue sur le sol. Après que les éprouvettes se soient cassées. Le virus, qui a été libéré, l'a atteint directement. Pauvre homme... si l'infirmier n'avait pas fait tomber l'éprouvette, il serait encore en vie. Et dire qu'au début, je prenais ce paranoïaque pour un attardé mental. Dire que je n'avais pas confiance en lui. En vérité, je ne savais rien de lui. Je ne savais même pas son prénom.

Et cet infirmier, pourquoi a-t-il fait exprès de laisser tomber son tube à essai ?

J'ai longuement réfléchi à cette question. Je crois savoir maintenant pourquoi... Il voulait nous infecter ! Pour se débarrasser des personnes les plus fragiles qui sont dans cet asile. D'ailleurs, je ne l'ai jamais revu, cet infirmier aux tubes à essai. Était-ce l'homme au masque et à la mallette dont m'avait parlé Bonnet à pompon ?

Je m'interroge sur le sort des infirmiers qui nous ont sortis de mon ancienne chambre. Eux non plus, je ne les ai plus du tout revus. Où sont-ils passés ? Sont-ils partis ? Ont-ils succombé au virus qui se trouvait dans l'éprouvette ? Dans ce cas, pourquoi moi, je suis encore vivante ?

Je me prends la tête à deux mains.

Pourquoi les microbes ne m'ont-ils pas tuée ? Je sais que je les ai attrapés. J'ai été contaminée. Pourquoi ne suis-je pas morte ? Ou hospitalisée ? Suis-je en train de me décomposer de l'intérieur ?

Vais-je finir comme les parents de Bonnet à pompon ?

Je me lève, tout à coup perdue.

Je ne sais pas quoi penser... Je doute.

La psychiatre ne croit pas à cette histoire de virus. Elle est venue me voir ici. Voilà ce qu'elle m'a dit : « Sophie, écoutez-moi. Votre ami a fait une crise cardiaque. Il a eu une forte montée d'adrénaline et ne l'a pas supportée. Il avait des délires, et ces délires sont devenus réalité. Enfin, pour lui. Seulement pour lui. Voyez-vous, il s'est imaginé des choses. Il a cru à ses délires. Tout ce qu'il vous a dit est faux. »

Elle m'a laissé le temps d'intégrer tout ça, puis elle a repris : « D'ailleurs, je suis certaine qu'il vous a raconté que ses parents étaient décédés dans un attentat bactériologique. En vérité, ils se sont tués en voiture, dans un accident de la route. Il était présent ce jour-là. Il n'a pas supporté cette perte, alors il s'est construit ce délire pour supporter ce qu'il considérait être un abandon... »

Je l'ai écoutée jusqu'au bout, mais je n'ai pas marché dans son jeu !

« Non, vous mentez ! lui ai-je crié. J'ai tout vu ! C'est vous et vos infirmiers qui l'avez assassiné ! menteuse ! »

En effet, comment Bonnet à pompon aurait-il pu mourir d'une crise cardiaque ? C'est impossible. Quand il est entré dans ma chambre, il était en bonne santé. C'est cette psychiatre qui dit n'importe quoi. C'est elle, la folle ! D'ailleurs, elle portait un masque autour de sa bouche pendant qu'elle me parlait.

Je me ressaisis.

Oui. Bonnet à pompon avait raison. Ce n'était ni un menteur ni un paranoïaque. Et, quelles que soient les questions que je me pose, une chose est sûre : j'ai inhalé ces bactéries. J'ai été infectée. Mon ancienne chambre ayant été contaminée, les infirmiers m'ont changée d'endroit pour me mettre en quarantaine.

Je vais mourir.

Cette douleur que je ressens, je sais d'où elle provient. Mes organes vitaux sont en train d'être détruits, je meurs de l'intérieur !

Que va-t-il m'arriver ? Jusque quand vais-je survivre ? Jusqu'à demain ? Jusqu'à la semaine prochaine ? Jusqu'au mois prochain ? Jusqu'à l'année prochaine ?

Je commence à me sentir mal. Très mal. Je me sens partir, je vais tomber raide morte comme Bonnet à pompon.

Mes yeux ?

Mes yeux !

Je les tâte du bout des doigts. Ils sont globuleux ! Ils sont en train de sortir de leurs orbites, j'en suis sûre ! Mon cœur va exploser ! Je vais crever ! J'ai peur, je n'ai pas envie de finir de cette façon !

Je me force à me calmer.

Je respire lentement. La crise d'angoisse recule.

Je tourne mon regard vers la fenêtre, d'où la vue surplombe le parking de cet asile de fous.

Je m'en approche

Je regarde dehors. J'en ai besoin pour me changer les idées et, surtout, pour éviter de penser à ce qui se passe ici. À ce qui se passe en moi.

Je contemple le parking du personnel. Il est immense. Cela ne m'étonne pas, vu la taille de l'hôpital. Il y a juste une barrière entre la vie normale et ces grands murs immaculés de blanc, derrière lesquels je suis enfermée. J'observe l'homme qui surveille l'entrée de l'aire de stationnement. Je reste de longues minutes à le fixer. Et à rêver.

Je me mets soudain à croire que l'enfer que j'ai vécu est fini. Je me sens moins triste et, surtout, moins apeurée. Peut-être un peu plus heureuse ? Cette idée de virus et de maladie s'éloigne de moi. Mon regard se perd vers l'horizon, avant de revenir à la guérite et à l'homme qui surveille l'entrée du parking.

Une BMW X6 d'un noir mat, aux jantes noires également et aux vitres teintées, vient d'arriver. Le chauffeur montre son badge au surveillant. La barrière se lève. Le véhicule entre sur le

parking. Il se gare.

J'ai comme un mauvais pressentiment. Comme si un mauvais coup se préparait.

Un homme vêtu de blanc sort de la BMW. Il est chauve avec des lunettes. Il a un masque qui cache le bas de son visage. Le même genre de masque que portent les Asiatiques lorsqu'ils sont malades. Le même masque que la psychiatre et que ses « paranologues ».

La terreur me prend à la gorge.

L'homme masqué ouvre le coffre de sa voiture. Il en sort une mallette d'un gris métallisé.

Mes poumons se bloquent. Je ne parviens plus à respirer.

Un infirmier sort de l'asile. Il rejoint l'homme masqué pour lui prendre la mallette et la ramener dans l'hôpital psychiatrique.

Bonnet à pompon avait raison sur toute la ligne !

Un attentat bactériologique est bien en train de se préparer. Ils sont cinglés ! Pourquoi ils font ça ?

Je me fous de la réponse, ils sont cinglés de toute façon !

Je hurle à m'en arracher la gorge :

— Arrêtez ! Ne faites pas ça, je vous en supplie. Ne faites pas ça !

Le chauve me fixe comme s'il m'avait entendue. Son regard est froid, comme s'il essayait de me faire comprendre d'arrêter de l'espionner. Je cesse de crier. Je suis prise d'une terrible évidence.

L'attentat de Paris ! Il n'a peut-être pas encore eu lieu ! Peut-être que Bonnet à pompon pouvait voir dans l'avenir ? Peut-être a-t-il essayé de me prévenir ?

Je pleure à cette idée.

Je m'écarte de ma fenêtre.

Les yeux pleins de larmes, je contemple mon lit. Et je décide d'en finir... Oui ! Je préfère me pendre tout de suite, plutôt que de voir ce mal qui va bientôt frapper Paris. Puis le reste du monde. Car je viens de comprendre quelque chose.

Si je ne suis pas morte, c'est parce qu'ils m'ont injecté un antidote. Ils veulent que j'assiste au carnage ! Ils sont encore plus fous que je ne le pensais.

Je prépare une corde avec les draps de mon lit. Mais je pleure tellement que je tremble. J'ai un mal fou à réaliser ce maudit nœud coulant.

Une fois que j'ai réussi, je mets peu de temps à basculer mon lit sur le dossier. J'attache la corde improvisée aux barreaux de ma couchette. Je sèche mes larmes, puis je prends l'unique chaise de ma chambre, rangée juste devant ma table – une petite table, ressemblant à celle des classes d'école... Qu'est-ce que j'aurais voulu rester en enfance ! La seule période de ma vie où j'étais heureuse avec ma famille. Quand mes parents considéraient encore que Sophie était synonyme de sagesse.

Une fois sur la chaise, je place le nœud autour de mon cou.

Je suis prête.

Mon regard fixe le sol. Il se vide.

Le temps passe.

Je reprends mes esprits. Je contemple d'abord mes pieds, puis mon regard se tourne lentement vers la fenêtre. J'observe le monde à l'extérieur. Ce monde, libre et vivant pendant encore quelques instants.

L'attentat est pour bientôt, je le sens.

Je ne leur donnerai pas l'occasion de m'obliger à assister à ça !

Il est temps pour moi de faire la bascule.
J'entends alors la porte de ma chambre qui s'ouvre...

FIN

Les autres titres proposés :

- L'histoire de la paranoïa de la salle 109
- La chambre 109
- Dans la chambre 109
- Le délire de la chambre 109
- Le parano dans la chambre 109
- Dans ma paranoïa
- Le paranoïaque
- Le parano avait-il raison ?
- Le combat d'une vie.
- L'asile psychiatrique
- Le mystère de la chambre 109
- Sophie et le parano
- Le chemin de la folie
- Sur le chemin de la folie
- Le patient au bonnet à pompon
- L'homme au bonnet à pompon
- Super paranoïaque
- Le choix
- La mort ou la vie
- Vivre ou mourir
- Vivre ou mourir, le choix s'impose
- Asilyum
- L'endroit des fous
- La maison de fous
- L'attaque chimique.